

Philippe Falardeau

Ismaël Houdassine

Number 245, September–October 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47650ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Houdassine, I. (2006). Philippe Falardeau. *Séquences*, (245), 32–33.

PHILIPPE FALARDEAU

« J'estime que trop souvent dans le cinéma québécois il y a un manque de point de vue... »

C'est avec le court métrage que Philippe Falardeau a fait son entrée dans la réalisation. Participant à l'émission **La Course destination monde** (1992-1993), Philippe Falardeau y a réalisé près de vingt courts métrages; il en est ressorti lauréat. Originaire de Hull, l'homme de 38 ans qui a étudié les sciences politiques à Ottawa ne se prédestinait pas au 7^e art. Après deux séjours à Paris en tant que réalisateur de l'émission *Surprise sur prise*, la réalisation d'un premier documentaire, **Pâté Chinois** (1997), et d'un long métrage fort remarqué, **La Moitié gauche du frigo** (2000), qui a remporté de nombreux prix, le réalisateur de **Congorama** rencontre Séquences en toute humilité pour l'amour du cinéma.

ISMAËL HOUDASSINE

Vous revenez de Cannes où votre dernier film, Congorama, sélectionné en clôture lors de la Quinzaine des réalisateurs le 26 mai dernier, a remporté un vif succès. Cette coproduction entre la Belgique et le Canada a été fortement applaudie et le journal français Le Monde a même consacré un article important à ce long métrage. La France et le Portugal ont déjà acheté les droits de distribution. Étiez-vous préparé à une telle réussite ?

On ne sait jamais comment vont réagir ceux qui sont sur le point de voir votre film. J'ai été ravi de l'accueil chaleureux fait à **Congorama**, c'est très agréable, mais honnêtement la pression est intense parce qu'on n'est jamais sûr de rien. J'ai d'ailleurs été étonné de constater qu'en Europe on ne réagissait pas de la même manière qu'au Québec en ce qui concerne certaines scènes du film. Dans l'ensemble, je pourrais dire qu'on a beaucoup plus ri en Europe qu'au Québec. Les Européens sont plus méchants, ils aiment rire des perdants, tandis que les Québécois ne rient pas des situations dramatiques. On n'est jamais préparé à ces différences culturelles, même si cette incertitude est en soi une bonne chose.

Pourtant, la charge dramatique de votre film reste le principal moteur d'une histoire pleine de rebondissements.

Effectivement, dans le fond, ce n'est pas une comédie. Avec **Melinda and Melinda**, Woody Allen a quand même prouvé qu'un film pouvait être à la fois comique et dramatique, et cela sans perdre de sa substance. Pour **Congorama**, rire de situations précises n'implique pas pour autant que l'on soit dans une comédie. Un peu comme dans la vie, en somme.

D'où vous est venue l'idée de réaliser un film comme celui-ci ? Cette manière d'assembler l'histoire comme on regroupe les pièces d'un puzzle avant de les fondre ensemble par exemple ?

Après mon premier long métrage, **La Moitié gauche du frigo**, j'ai ressenti comme un vide. Alors, je me suis mis à lire les journaux pour trouver des idées. À l'intérieur de mon esprit, j'avais une impression assez vague sur un sujet qui toutefois me tenait à cœur, la recherche identitaire. Je ne savais pas encore de quoi il pouvait s'agir, mais au fond l'idée faisait d'elle-même son petit bout de chemin. Jusqu'à ce qu'il soit évident que mon prochain film traiterait de la paternité, au sens propre comme au sens figuré. La question de savoir ce que l'on peut laisser ou léguer à ses enfants, à la société ou à d'autres s'est finalement précisée. Ensuite,

les personnages principaux ont émergé assez facilement. Des individus en quête d'une identité, d'un héritage quelconque, d'une certaine reconnaissance. Un film qui se situerait entre deux continents, deux pays, la Belgique et le Québec.



Congorama est rempli de divers procédés filmiques afin d'inclure le spectateur, de garder son attention sur l'histoire, qui peut être à certains moments complexe.

Pourquoi la Belgique ?

Pourquoi pas la Belgique ? J'ai travaillé longtemps en Europe et s'il existe un peuple qui ressemble beaucoup aux Québécois, je dirais que ce sont les Belges. Eux aussi ont un rapport difficile avec leur identité. Les francophones de

Belgique, les Wallons, ne doivent pas seulement se définir en opposition aux Flamands, les néerlandophones de Belgique. Ils doivent également le faire envers les Français de France. Ils ont beaucoup de mal par exemple à imposer leurs films, leurs chansons à l'Hexagone, ce qui crée une certaine frustration de leur part. Il y a très peu de comédiens belges qui parlent avec leur accent du plat pays. À l'image des comédiens québécois qui travaillent en France, eux aussi, ils travestissent leur accent. Une situation que je trouve par ailleurs inacceptable. J'ajouterais également qu'en Belgique il existe un humour qu'on ne retrouve pas en France. Les Belges ont un humour d'autodérision extrêmement affûté. J'avais besoin de cet apport original pour mon film et je sais que je ne l'aurais trouvé nulle part, excepté en Belgique.

C'est sans doute pour cette raison que vous avez donné un des rôles de premier plan à l'acteur belge Olivier Gourmet.

Olivier Gourmet est un acteur extrêmement talentueux et pas seulement parce qu'il utilise avec doigté cet humour d'autodérision très caractéristique de son pays, mais surtout parce que ses talents d'acteur m'ont permis, à moi réalisateur, d'aller très loin dans l'histoire tout en restant plausible. Lorsqu'il joue, on y croit, et avec **Congorama**, il est primordial d'y croire. Paul Ahmarani arrive à convaincre tout autant et ce duo d'une complémentarité formidable a été une grande chance.

L'histoire d'un inventeur belge qui se rend au Québec pour retrouver ses origines n'est que le début d'une rocambolesque aventure. La suite est une succession de situations aussi invraisemblables les unes que les autres et pourtant, vous réussissez à captiver les spectateurs.

En visionnant **Amores Perros** d'Alejandro González Iñárritu, je me suis dit que c'était le genre de film que je voudrais faire. Ces histoires qui s'enchevêtrent pour donner un sens aux personnages, mais aussi à cette forme de quête qui les réunit tous dans l'amour des chiens, m'ont beaucoup inspiré. Changer de point de vue, par exemple. J'estime que trop souvent, dans le cinéma québécois, il y a un manque de point de vue; pourtant la vie n'est faite que de cela. Une situation identique ne sera jamais vue pareil selon les individus. L'un vous dira qu'une telle chose l'aura marqué, tandis qu'un autre vous dira tout le contraire. Les deux n'auront pas tort pour autant, seulement la sensibilité de chacun peut facilement changer la vision qu'on a d'un même événement. À mon avis, c'est en exprimant cette façon de voir les choses que le cinéma devient réellement intéressant.

Ce que vous reprochez au cinéma québécois actuel, c'est son manque de diversité filmique, n'est-ce pas ?

Je constate une certaine homogénéité dans le cinéma québécois, qui vient principalement de la télévision. Moi qui aie travaillé dans ce secteur, je sais quelle influence négative peut avoir cette dernière en ce qui concerne la réalisation de longs métrages. Vous savez, le cinéma fait partie des choses qui ne pourraient pas exister, il n'est pas essentiel. Toutefois, le cinéma possède la puissance nécessaire soit pour divertir —

donc, pour faire diversion —, soit pour faire réfléchir, poser un regard. Bien entendu, je fais en sorte que mes films soient divertissants, mais ce n'est pas mon but premier. Regardez **Match Point** de Woody Allen. Ce film se divise en deux parties. On pourra reprocher à la première partie d'être plutôt languette. On ne sait pas, en tant que spectateur, où le réalisateur veut nous mener. C'est durant la deuxième partie que tout s'accélère et que les événements antérieurs prennent leur sens. Que l'on aime ou pas la première partie, il est évident qu'elle est toutefois vitale pour permettre la compréhension de l'ensemble de l'œuvre. La création cinématographique passe obligatoirement par cette originalité.



Jean-Pierre Cassel et Olivier Gourmet

Mais ne risquez-vous pas de perdre l'attention de votre public ?

C'est un risque à prendre bien entendu. C'est certain qu'il existe un seuil de tolérance à ne pas dépasser. Il faut utiliser des petits « trucs » pour faire participer son public. Laisser les portes ouvertes, ne pas tout dire. **Congorama** est rempli de divers procédés filmiques afin d'inclure le spectateur, de garder son attention sur l'histoire, qui peut être à certains moments complexe. Au risque de me répéter, l'important c'est toujours et encore la prestation des comédiens. C'est à travers eux que le public accepte de se faire manipuler. Ce contrat implicite n'est signé que si le comédien arrache sa confiance. Le défi se joue dès les cinq premières minutes. Un côté attachant ou un défaut profondément humain feront en sorte que les comédiens puissent se rapprocher le plus de la réalité.

Vous travaillez déjà sur un nouveau projet, pouvez-vous nous en dire un peu plus ?

Je travaille présentement sur l'adaptation cinématographique du roman *C'est pas moi, je le jure!* de Bruno Hébert. C'est une œuvre drôle sur la perception du monde d'un enfant de 10 ans. J'espère commencer le tournage en 2007 au plus tard, mais en attendant j'explore plusieurs pistes, d'autres projets. ⑤